

Yalo ne comprenait pas pourquoi tout était si blanc autour de lui.

L'inspecteur était blanc, il était assis derrière une table blanche et le soleil qui se brisait sur la vitre derrière lui noyait ses traits dans le contre-jour. Yalo ne pouvait

Elias Khoury

# Yalo

roman traduit de l'arabe (Liban)  
par Rania Samara

discerner que des halos de lumière et une femme qui avançait toute seule dans les rues de la ville, trébuchant sur son ombre. Yalo ferma les yeux un instant ou, du moins, c'est ce qu'il crut.

**ACTES SUD/Sindbad**

Extrait de la publication



“MONDES ARABES”  
série dirigée par Farouk Mardam-Bey

#### LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Yalo a grandi comme une bête sauvage dans le Beyrouth des années de la guerre civile. Étranger à tout, il se retrouve à défendre un pays qui n'est pas le sien, à l'instar de ses congénères, descendants de la minorité syriaque venue de la Jezireh. Intégré dans un gang sans foi ni loi, vêtu été comme hiver de son long manteau noir, le fusil en bandoulière, il surgit dans les bois parmi les couples qui s'y rencontrent à la faveur de la nuit. Les hommes, effrayés, prennent la fuite en toute hâte, abandonnant leurs compagnes entre ses bras. Jusqu'au jour où il tombe amoureux de l'une de ses victimes qui, lassée de ses assiduités, finit par le dénoncer à la police.

Dans l'univers impitoyable de la prison, on torture Yalo pour lui faire avouer des crimes qu'il n'a pas commis. Acculé aux extrêmes limites de la souffrance au point de se dédoubler, il s'extrait de son corps sous la forme d'un aigle, puis d'un spectre qui se pose sur le bord de la lucarne pour assister aux séances de torture que subit son jumeau. Seule la confession qu'il est forcé d'écrire, mais qu'il ne cesse de récrire, lui permet enfin, devenu l'auteur de son propre personnage, de renaître à la vie sous les traits d'un autre – ou du véritable – Yalo.

ELIAS KHOURY

*Né à Beyrouth en 1948, Elias Khoury est actuellement rédacteur en chef du supplément culturel du quotidien An-Nahar. Critique littéraire, essayiste et chroniqueur, il est l'auteur de huit romans, dont certains ont été traduits en français chez Arléa. La Porte du soleil (Actes Sud, 2002 ; Babel, n° 586, 2003) a obtenu le plus grand prix littéraire palestinien et vient d'être traduit dans plusieurs langues, dont l'anglais et l'hébreu.*

DU MÊME AUTEUR

*LA PETITE MONTAGNE*, Arléa, 1987.

*UN PARFUM DE PARADIS*, Arléa, 1992.

*LE PETIT HOMME ET LA GUERRE*, Arléa, 1995.

*LA MÉDITERRANÉE LIBANAISE* (vol. 4), avec Ahmad Beydoun, Maisonneuve et Larose, 2000.

*LA PORTE DU SOLEIL*, Actes Sud / Sindbad, 2002 ;

Babel n° 586, 2003.

Titre original :

*Yalo*

Editeur original :

Dâr al-Adâb, Beyrouth / Liban, 2002

© Elias Khoury, 2002

© ACTES SUD, 2004

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02584-7

ELIAS KHOURY

YALO

roman traduit de l'arabe (Liban)  
par Rania Samara

*ACTES SUD/Sindbad*



## AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Les événements, les lieux, les personnages et les noms dans le roman sont strictement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes et des lieux réels, avec des événements existants ou ayant existé ne serait que purement fortuite.



*Comme le Christ sur le lac  
je marche dans ma vision  
Je suis descendu de la croix pourtant  
car j'ai le vertige des hauteurs  
et je n'annonce pas la résurrection*

MAHMOUD DARWICH



Yalo ne comprenait pas ce qui se passait.

Il se tenait devant l'inspecteur, les yeux fermés. Il avait l'habitude de fermer les yeux quand il affrontait un danger, il les fermait quand il se sentait seul, il les fermait quand sa mère... Ce matin-là aussi, le 22 décembre 1993, il les avait fermés, inconsciemment.

Yalo ne comprenait pas pourquoi tout était si blanc autour de lui.

L'inspecteur était blanc, il était assis derrière une table blanche et le soleil qui se brisait sur la vitre derrière lui noyait ses traits dans le contre-jour. Yalo ne pouvait discerner que des halos de lumière et une femme qui avançait toute seule dans les rues de la ville, trébuchant sur son ombre.

Yalo ferma les yeux un instant ou, du moins, c'est ce qu'il crut. Ce jeune homme aux sourcils réunis, au visage bistre et allongé, à la silhouette dégingandée et efflanquée, avait l'habitude de fermer les yeux pendant quelques secondes puis de les ouvrir de nouveau. Mais ici, au poste de police de Jounieh, en fermant les yeux, il vit les rais de lumière se croiser sur des lèvres qui remuaient comme en un murmure. Il regarda ses poignets menottés et sentit que le soleil qui estompait les traits de l'inspecteur le frappait droit dans les yeux, il les referma alors.

Le jeune homme se tenait debout devant l'inspecteur à dix heures du matin de cette froide journée, il regardait le soleil se briser sur la vitre et irradier de

la tête de l'homme blanc qui ouvrait la bouche sur des questions. Il ferma les yeux.

Yalo ne comprenait pas pourquoi l'inspecteur lui criait après.

Il entendit soudain une voix qui hurlait : "Ouvre les yeux !" Il les ouvrit, la lumière y pénétra comme des piques brûlantes, il comprit alors qu'il avait gardé les yeux fermés trop longtemps, il comprit qu'il avait passé la moitié de sa vie les yeux fermés, il se regarda comme un aveugle mais il ne vit que la nuit.

Yalo ne comprenait pas pourquoi elle était venue, mais en la voyant, il s'affala sur la chaise.

Lorsqu'il était entré dans la pièce, la fille sans nom n'était pas encore là. Il était entré en trébuchant, car il était aveuglé par la lumière du soleil qui se brisait sur la vitre. Il se tenait dans le cercle blanc, les mains entravées par les menottes, le corps frissonnant et transpirant. Il n'avait pas peur, pourtant l'inspecteur allait écrire dans son rapport que l'accusé tremblait de peur. Pourtant, Yalo n'avait pas... C'était la transpiration qui le faisait frissonner. La sueur, à l'odeur bizarre, suintait de tous les pores de son corps et tachait ses vêtements. Yalo eut l'impression de se déshabiller à l'intérieur de ses vêtements ; il sentait l'odeur d'une autre personne et se rendit compte soudain qu'il ne connaissait pas cet autre homme qui se nommait Daniel et qu'on surnommait Yalo.

Puis la fille sans nom était arrivée. Elle était peut-être déjà là quand on l'avait fait entrer dans la pièce, mais il ne l'avait pas vue. En l'apercevant, il tomba sur la chaise, il eut l'impression que ses jambes ne le portaient plus, il fut pris d'un léger vertige et il lui fut impossible d'ouvrir les yeux. Il les ferma résolument.

L'inspecteur hurla : "Ouvre les yeux !" Il les ouvrit et vit un fantôme qui ressemblait à cette fille sans nom. Elle lui avait dit qu'elle était sans nom, mais Yalo avait tout saisi. Pendant qu'elle dormait, le corps menu et dénudé, il avait ouvert son sac de cuir noir

et noté le nom, l'adresse, le numéro de téléphone et tout et tout.

Yalo ne comprenait pas pourquoi elle avait dit qu'elle n'avait pas de nom.

Sa respiration était saccadée, on aurait dit que l'air autour de son visage l'étouffait, elle ne parvenait pas à parler, mais elle réussit quand même à articuler : "Je n'ai pas de nom." Yalo acquiesça d'un signe de la tête et la prit.

Là-bas, dans la cabane, en bas de la villa Gardénia, qui était la propriété de M. Michel Salloum, là-bas, lorsqu'il l'avait interrogée sur son nom, elle avait répondu d'une voix hachée à cause du manque d'air : "Je n'ai pas de nom. Je t'en prie, pas de noms !" "D'accord, avait-il répondu. Moi, je m'appelle Yalo, ne l'oublie pas."

Et voilà qu'elle était là, avec son nom ! Lorsque l'inspecteur lui demanda son nom, elle n'hésita pas : "Chirine Ra'ad." Elle ne dit pas à l'inspecteur : "Je t'en prie, pas de noms !", elle ne tendit pas les bras devant elle comme elle l'avait fait dans la cabane, lorsque Yalo avait couché avec elle, après qu'elle eut tendu les bras et qu'ils eurent dégagé une odeur d'encens. Il lui prit les mains, en posa les paumes sur ses propres yeux, puis se mit à lui embrasser les bras, à humer leur parfum d'encens et de musc. Il enfouit son visage dans les cheveux noirs de la jeune fille, s'enivrant de leur parfum, lui disant qu'il était saoul d'encens. Elle sourit, comme si le masque posé sur son visage s'était déplacé. Yalo vit son sourire à travers les ombres que faisait la lueur de la bougie sur le mur. C'était son premier sourire au cours de cette terrible nuit de peur.

Mais que faisait Chirine ici ?

En entendant l'inspecteur hurler, il ouvrit les yeux et se retrouva à Ballouneh. Il lui dit : "Viens" et elle avança derrière lui. Ils traversèrent la pinède qui se trouvait en contrebas de l'église Saint-Nicolas, puis grimpèrent la colline jusqu'à la villa. Elle tomba par terre ou, du moins, c'était ce que Yalo avait cru, et il

se pencha pour la relever. Il lui prit la main et ils continuèrent à marcher. Lorsqu'elle tomba une deuxième fois, il se pencha de nouveau pour la soutenir, mais elle lui échappa et se redressa toute seule en prenant appui sur le tronc d'un arbre. Elle se tenait immobile et soufflait fort. Il lui tendit la main, elle la saisit et avança docilement à ses côtés. Il entendait sa respiration et son halètement terrorisé.

En arrivant à la cabane, il la laissa devant la porte, entra, alluma une bougie, tenta de ranger ses affaires éparpillées un peu partout, mais abandonna rapidement car cela lui aurait pris trop de temps. Il se retourna vers elle : elle avait appuyé la tête contre le chambranle de la porte et elle faisait un bruit comme si elle sanglotait.

“N'aie pas peur, lui dit-il. Viens, tu dormiras ici, je vais te préparer un matelas par terre. N'aie pas peur.”

Elle entra avec hésitation, s'arrêta au milieu de la chambre comme si elle cherchait une chaise pour s'asseoir. Yalo accourut, attrapa son pantalon sur la chaise et le lança sur le bord du lit, mais elle resta debout, effarouchée.

“Tu veux du thé ?” lui demanda-t-il.

Au lieu de répondre, elle tendit les bras devant elle comme si elle cherchait du secours. Yalo saisit ses mains tendues, mais en voyant la peur former des cercles concentriques au fond de ses petits yeux, il recula. Il dit qu'il avait eu peur. Il dirait qu'il avait eu peur. Mais à cet instant-là, il ne savait plus, il n'avait pas ressenti la peur avant de l'avoir écrit. Il le dit, il le ressentit, puis il l'écrivit. Aujourd'hui, en se rappelant ces petits yeux à la lueur tremblante de la bougie, en voyant les deux pupilles rapetisser et se transformer en cercles concentriques, il a peur et il dit qu'il avait eu peur de ses yeux.

Il recula et la regarda s'approcher de lui. Ses bras battaient l'air, comme si elle criait au secours, comme si elle lui demandait de l'aide. Il s'approcha d'elle, lui prit les mains et les posa sur ses propres yeux. Elle se calma. Il sentit ses mains frissonner entre les

siennes comme si les ondes de la peur qui la traversaient s'étaient transformées en artères qui transmettaient la tension du corps entier. Il prit ses mains, en posa les paumes sur ses propres yeux et vit l'obscurité, il sentit le corps de la jeune fille se calmer et s'apaiser. Ce fut à cet instant précis que le parfum de l'encens se répandit.

“Qu'est-ce que c'est cette délicieuse odeur ?” demanda Yalo en reculant et en s'asseyant sur la chaise. Il se prit la tête entre les mains et demeura immobile. La lueur de la bougie vacillait au gré du souffle des pins qui venait de la pinède. La fille sans nom se tenait près de lui et tentait de récupérer l'air que la peur lui avait dérobé à la vue du spectre noir qui s'était approché de la voiture garée en contrebas de l'église orthodoxe.

Mais pourquoi portait-elle sa minijupe et montrait-elle ainsi ses cuisses ?

Elle était assise en face de l'inspecteur, dans sa minijupe rouge, les jambes croisées, elle parlait comme si elle aspirait tout l'air de la salle d'interrogatoire.

Yalo lui dit de ne pas porter des jupes aussi courtes : “C'est quoi ça ? Dis donc !” mais elle ne répondit pas, elle se contenta de regarder ses genoux qu'il était en train de regarder, un léger sourire se dessina sur ses lèvres puis elle hocha la tête. Au matin, ils quittèrent la cabane, il arrêta un taxi pour la conduire à Beyrouth, puis il rebroussa chemin et rentra chez lui.

Elle était ici, portant cette même minijupe, ou une autre toute pareille, les jambes croisées, elle parlait sans balbutier ni bredouiller comme ce fut le cas là-bas.

Ils ressemblaient à deux ombres dans la voiture. Du haut de sa colline où il faisait le guet, Yalo ne vit que les cheveux gris de l'homme. Il braqua le faisceau de sa lampe de poche sur la voiture comme s'il tirait un coup de feu. Lorsqu'il glissait entre les arbres, armé de sa kalachnikov russe et de sa lampe

de poche, il avait l'impression d'aller à la chasse. Les voitures constituaient autant de pièges pour attraper ses proies. Pareil à un vrai chasseur, il connaissait les saisons et s'en délectait. C'est ce qu'il avait tenté d'expliquer à l'inspecteur, il lui avait dit que, pour un chasseur tel que lui, il ne s'agissait pas de larcins ou de femmes, mais de plaisir. Plaisir de chasser l'amour volé dans les voitures aux vitres remontées. Plaisir du premier instant, l'instant où la lumière tombait sur les deux visages, sur une main glissée entre deux cuisses ou sur une tête penchée sur des seins qui jaillissaient des plis de la robe. La lumière que braquait Yalo atteignait directement son but, il ne jouait pas avec, il frappait tout de suite au bon endroit. Et si le jet de lumière n'atteignait pas directement son but, il considérait que l'aventure avait échoué et il revenait sur ses pas, ou alors il se cachait en attendant que la voiture démarre, avant de pouvoir se retirer lentement, en traînant son échec derrière lui.

Du premier coup, sinon rien ! Telle était sa devise de chasseur. Ce qu'il trouvait de meilleur, c'était les cheveux gris qui brillaient sous la lumière. Les plus beaux instants étaient ceux où une tête d'homme aux cheveux gris se penchait sur un sein ou une cuisse. Le faisceau de la lampe de poche transperçait les cheveux, les faisait irradier et se figer sur place. La lumière pénétrait dans le blanc et traçait tout autour un halo. Le faisceau quittait alors les cheveux pour se fixer sur la femme et révéler ses yeux, dilatés par un mélange de frayeur et de désir.

Le faisceau de lumière approchait, le spectre dévalait la pente après avoir allumé sa lampe de poche et éclairé l'intérieur de la voiture. Aux premiers instants de la chasse, Yalo concentrait le faisceau, le rendait aigu et mince comme un fil, mais lorsque les yeux se figeaient, il élargissait le cercle du faisceau tout en s'approchant de la fenêtre fermée pour y cogner avec le canon de son fusil. La vitre se baissait alors et révélait la terreur. La tête du spectre s'approchait de la fenêtre de l'homme, sans toutefois permettre

aux yeux de la femme de quitter ses propres yeux d'aigle, grands ouverts dans l'obscurité. Il perçait l'obscurité, balayait l'espace avec le faisceau de sa lampe de poche, les ombres se levaient et il y pénétrait. Il tapait sur la vitre avec le canon de son fusil et ordonnait de la baisser. Il regardait les yeux de la femme, s'extasiait de les voir se dilater de frayeur. Ensuite, il se retirait tranquillement en emportant son butin : une montre, une bague, une chaîne en or, un bracelet, quelques dollars, rien de très important. Si, une fois il avait demandé à un type d'enlever sa cravate, car il avait eu l'impression que la peur lui serrait le cou avec la cravate qui pendouillait sur son ceinturon défait, comme si c'était une corde. Une autre fois, il avait demandé à la femme de lui donner son châle jaune, comme ça, sans raison. Il ne voulait rien de plus, car ce "plus" lui était donné facilement, sans peine aucune. Non, Yalo ne demandait pas plus, mais il le prenait quand il lui était donné, car les souffrances qu'il avait endurées dans cette ville nommée Paris lui avaient appris à ne jamais refuser les dons qu'on voulait bien lui accorder.

Or, avec Chirine, les choses étaient différentes.

Pourquoi disait-elle qu'il l'avait violée dans la pinède ?

"Je ne...", dit Yalo, mais il entendit l'inspecteur hurler :

"T'avais déjà avoué, chien ! Et maintenant tu dis non ! Est-ce que tu sais ce qui arrive aux menteurs ?"

Pourtant Yalo ne mentait pas. Effectivement, il avait admis que son acte pouvait être appelé viol, mais... mais il ne s'agissait pas de cette nuit-là. Chirine n'avait pas déposé une plainte contre lui pour cette nuit-là, mais pour les jours qui avaient suivi.

Avec elle, là-bas, les choses étaient différentes. Yalo ne connaissait pas les mots adéquats pour lui dire que le parfum d'encens qui s'était dégagé de ses bras, cette nuit-là, l'avait enveloppé comme un nuage blanc puis était descendu pour se fixer dans sa colonne vertébrale.

Lorsqu'il lui dit qu'il l'aimait depuis sa colonne vertébrale, trois mois après l'incident de la pinède, elle éclata de rire, au point d'en avoir les larmes aux yeux et de devoir se moucher sans arrêt. Il crut d'abord qu'elle sanglotait et il se pencha par-dessus la table qui regorgeait de petits plats de mezzés, au restaurant Albert à Achrafieh, mais en s'approchant un peu plus, il vit qu'elle riait.

“C'est de toi que je ris, dit-elle, grand bêta ! Tu es grand, oui, mais tu casses rien. C'est quoi ces insanités que tu dis ?” Puis elle se mit à lui parler en anglais : “*Finished, you must understand, everything is finished.*”

Il lui dit qu'il ne comprenait pas l'anglais, elle répéta alors en français :

“*C'est fini, monsieur Yalo*\*1.”

“C'est quoi ce *fini* ?” demanda-t-il.

“Cette histoire”, répondit-elle.

“Ça veut dire que tu veux me *finisher* ?”

“Je t'en supplie, *monsieur*\* Yalo, ça ne peut pas continuer. Je t'en supplie, laisse-moi, libère-moi ! Nous allons trouver un arrangement, dis-moi combien tu veux et tu l'auras.”

Elle ouvrit son sac et en tira une liasse de dollars.

Pourquoi disait-elle à l'inspecteur qu'il l'avait giflée parce qu'elle avait refusé de manger ?

Non, il ne l'avait pas giflée parce qu'elle avait refusé de goûter aux oiseaux, comme elle le prétendait devant l'inspecteur.

“Est-ce qu'on peut manger de la musique ! dit-elle en regardant les oiseaux frits baignant dans leur sauce d'ail et de citron. Je n'en veux pas. Les oiseaux me font pitié.”

Yalo prépara une bouchée avec un oisillon enveloppé de pain et trempé dans la sauce puis il l'approcha de sa bouche.

“*Non, non*\*, s'il te plaît !”

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

Mais la main qui tenait l'oiseau enveloppé de pain restait tendue, s'approchait imperceptiblement de la bouche, puis voltigea tout autour avant de se poser sur les lèvres scellées. La jeune fille céda en fin de compte, elle desserra les lèvres, prit la bouchée entre ses dents et se mit à la mastiquer, tandis que les muscles de son visage se contractaient avec répulsion.

Elle avala l'oiseau et cessa totalement de manger ou de parler.

Yalo continuait à siroter son arak tout en la regardant. Son petit minois paraissait comme une lune blanche accrochée sur son long cou. Il voulait lui parler de la lune, il voulait lui raconter comment il avait découvert la lune, les étoiles et la Voie lactée qui ressemblait à une coulée de lait dans le ciel, là-bas, à Ballouneh, en contrebas de la villa où le destin l'avait conduit de Paris, mais il eut peur qu'elle ne se moquât de lui.

“Quelque chose me dit que tu parles pas arabe, que t'aimes pas Abdelhalim Hafez.”

C'est ce qu'il lui dit, ou quelque chose dans le genre, mais elle ne répondit pas. La petite lune blanche était toujours immobile au bout de son long cou, puis ses larmes se mirent à couler. Elle prit un kleenex, s'essuya les yeux et se moucha, mais ses larmes continuèrent à couler. Il se mit alors à lui parler des amours du “Rossignol Brun” avec Souad Hosni et avec Chadia, ainsi que de l'une de ses chansons qu'il aimait particulièrement.

Il lui dit qu'il avait commencé à apprécier la poésie de Nizar Qabbani à cause d'Abdelhalim Hafez. Il lui dit que *Le Message du fond de la mer*, qui évoquait l'histoire d'un homme noyé dans l'océan de l'amour, était le plus beau poème qu'il ait entendu de toute sa vie. Il lui dit aussi qu'il avait refusé de croire que ce n'était pas Abdelhalim qui écrivait les paroles de ses chansons jusqu'au jour où il l'avait lu dans un journal.

“Tu peux pas croire, Chirine ! Les mots fondent dans sa bouche comme du sucre, il réussit à transformer les mots en fils, comme avec un fuseau, c'est

pas possible que ce soit pas lui qui écrive ses chansons, mais j'ai dû l'admettre plus tard. J'ai acheté un bouquin qui s'appelle *Dessiner avec les mots*, mais j'y ai rien compris. La poésie n'est belle que lorsqu'elle est chantée par Abdelhalim. T'aimes pas Abdelhalim ?"

La lune restait silencieuse, parcourue uniquement de contractions musculaires. Il vit ses petits yeux accrochés sur sa face ronde et claire.

Yalo n'avait pas remarqué qu'elle avait de si petits yeux avant d'aller au restaurant Albert. A Ballouneh, il avait vu, mais pas vraiment vu, car le parfum l'avait envahi et l'avait empêché de voir.

"Est-ce que tu te rappelles ? Je n'sais pas ce que toi t'as senti, mais moi, là-bas, c'était comme si je me noyais dans l'odeur de l'encens, je voyais rien... Regarde-moi, que je voie la couleur de tes yeux."

Chirine avait choisi ce restaurant, ils s'y rendirent dans sa petite Golf blanche. Yalo s'assit à côté d'elle et ne trouva rien à dire. Elle lui avait dit au téléphone de l'attendre place Sassine, devant le monument de Bachir Gemayel à une heure de l'après-midi. Il l'attendit là-bas, immobile sous la pluie, essayant en vain de s'abriter contre le mur du monument, il ne chercha pas refuge au café Chase, craignant qu'elle ne le trouve pas, craignant qu'elle ne le reconnaisse pas, ou que lui-même ne reconnaisse pas sa voiture. Et lorsqu'elle arriva, il ne la reconnut pas, car il fixait toutes les voitures qui passaient sans les voir vraiment. Elle s'arrêta près de lui, ouvrit la portière et lui fit signe. Il la vit enfin et se laissa tomber sur le siège en cuir ; des gouttelettes d'eau dégoulinèrent de son long manteau noir et faisaient des flaques sur le plancher.

"Tu portes encore ce manteau ?" lui demanda-t-elle.

Il ne sut que lui répondre. Il avait mis ce manteau pour elle, pour lui rappeler cette nuit, mais il mentait, sans même ouvrir la bouche. En fait, il ne pouvait pas se séparer de son manteau, il l'avait porté à Beyrouth, il l'avait porté à la caserne près du palais

de justice, il l'avait porté à Paris, il le portait encore à Ballouneh. Il ne voulait jamais s'en défaire, au point de détester l'été à cause de lui, car, même en plein été, ce manteau l'accompagnait quand il allait chasser dans la pinède. Il ne trouva rien à dire. Il eut soudain l'idée de lui parler de sa colonne vertébrale, et de l'amour qui délie les vertèbres, mais il ne dit rien. Elle arrêta la voiture devant le restaurant Albert et ils descendirent, elle passa devant lui et choisit une table au fond de la salle. Avant même qu'il eût ouvert la bouche pour lui dire qu'elle lui avait manqué, comme il avait prévu de le faire lorsqu'elle avait accepté ce rendez-vous, le serveur arriva et elle se tourna vers lui pour lui demander ce qu'il voulait boire.

“De l'arak”, dit Yalo.

“De l'arak, répéta Chirine avec une petite hésitation, oui, pourquoi pas ?”

Yalo passa la commande des mezzés, Chirine avait l'air complètement indifférente aux plats, c'était comme si elle n'entendait pas. Yalo était convaincu que ce déjeuner allait les conduire en fin de compte chez lui, à Ballouneh, ou chez elle, à Hazmieh.

En prenant sa douche à onze heures du matin, en versant le shampoing vert sur ses cheveux, en se tenant les yeux fermés sous l'eau chaude, il avait revu Chirine. Il était submergé par l'eau, submergé par l'amour. Il avait eu l'impression que ses épaules devenaient plus légères, que sa vie entière tombait à ses pieds sous l'effet de l'eau chaude. Il fut traversé par une sensation étrange et, inconsciemment, il se masturba. Tout était tombé, il était venu vers elle après avoir abandonné son désir sexuel à la maison. Il était venu à elle nu, sans désir. Il avait fini la chose sous la douche, il avait laissé son désir chez lui et il était venu avec amour, l'amour uniquement, l'amour pour l'amour, se disait-il, comme Abdelhalim. Il ne savait pas comment dire cet amour mais il allait le dire. Depuis sa première rencontre

avec Chirine, il n'avait pas arrêté d'écouter Abdelhalim. Il est vrai qu'il avait poursuivi ses parties de chasse, mais il le faisait sans réel plaisir. Pour ce qui était de Mme Randa, il ne faisait plus l'amour avec elle, il avait couché avec elle trois fois seulement depuis six mois, et chaque fois, elle devait mettre une cassette vidéo, car il ne faisait plus l'amour avec elle que par le biais des films pornos.

Chirine lui avait donné rendez-vous place Sassine. Il avait garé la voiture de Madame à l'angle du grill Lala, et il s'était dirigé à pied jusqu'à la place Sassine. Lorsqu'il l'avait surprise avec l'homme aux cheveux gris penché sur son cou, il n'avait pas pensé qu'elle possédât une voiture. L'homme avait filé dans sa voiture et l'avait abandonnée, frissonnante, dans la pinède. Yalo l'avait emmenée dans sa cabane, car il n'y avait pas d'autre solution.

Mais pourquoi disait-elle à l'inspecteur qu'il lui avait ordonné de sortir et qu'il avait exigé que l'homme s'en aille ?

“Elle ment, monsieur !”

A peine eut-il dit qu'elle mentait, qu'une gifle claqua sur sa joue droite, il sentit que de petits cercles blancs lui sortaient des yeux et tout devint flou et embrouillé autour de lui.

Qu'est-ce qui s'était vraiment passé ?

Yalo allait passer de longues journées dans sa cellule, à tenter de reconstituer l'incident tel qu'il s'était exactement déroulé, pourtant, il n'y arriverait pas.

Lorsqu'il avait envoyé le faisceau de sa lampe de poche sur les deux victimes en hâtant le pas vers elles, il n'avait rien entendu, seul le bruit de ses bottes de caoutchouc martelant le sol remplissait ses oreilles. Ça lui arrivait tout le temps, le bruit de ses pas s'amplifiait pendant qu'il s'approchait de sa proie et l'empêchait d'entendre quoi que ce soit d'autre.

Il braqua sur eux la lumière de sa lampe puis il avança et, en s'approchant de la voiture, il vit l'homme aux cheveux gris lever la tête avec frayeur, sortir

de la voiture et lui faire face. Yalo fixa la jeune fille et lui fit signe avec son fusil. Ce n'était pas vraiment un ordre pour qu'elle quitte la voiture, pourtant elle ouvrit la portière et sortit. Yalo se retourna alors, fit un pas vers elle et, à cet instant précis, l'homme sauta dans la voiture, fit demi-tour et démarra à toute allure ; ses pneus crissaient et soulevaient la poussière tout autour. Yalo visa la voiture avec son fusil, le doigt posé sur la détente, prêt à tirer ou, du moins, c'était l'impression qu'il donna à la jeune fille, car elle éclata en sanglots. Il se retourna et la vit effondrée par terre, hoquetant et pleurant. Il baissa son arme et demeura immobile à côté d'elle. Le silence s'installa entre eux.

Il conduisit la jeune fille chez lui. Il lui prit la main et l'aida à se mettre debout, il avança avec elle et, en se rendant compte qu'elle trébuchait à cause de ses talons, il s'arrêta et regarda ses souliers. Elle comprit tout de suite et les retira sans qu'il ait eu besoin de le lui demander. Elle prit ses souliers de la main droite et avança à côté de lui, mais elle trébuchait de nouveau et faillit tomber par terre. Elle se baissa comme si elle tombait pour de bon et Yalo se pencha sur elle, mais elle retrouva bien vite son équilibre et se leva, il lui saisit alors la main gauche et la conduisit vers l'endroit où le parfum de l'encens s'était exhalé de ses beaux bras blancs.

Pourquoi mentait-elle en disant à l'inspecteur qu'elle était avec son fiancé ?

Yalo ne se souvenait pas de lui avoir dit explicitement que ses bras ressemblaient au riz au lait, mais là-bas, au restaurant, après l'avoir giflée et après avoir fini de déjeuner, Yalo avait commandé du riz au lait. Chirine avait alors esquissé un léger sourire car elle s'était rappelé qu'il lui avait dit que ses bras étaient plus savoureux que le riz au lait.

Non, il ne l'avait pas giflée à cause des oiseaux, comme elle le prétendait devant l'inspecteur, mais parce qu'elle lui avait proposé de l'argent et parce que lui, il méprisait l'argent. Il avait déjà mangé une

douzaine d'oiseaux frits et bu une bouteille d'arak maison, avant de lui donner cette gifle parce qu'elle l'avait offensé.

Non, elle ne disait pas la vérité, il ne l'avait pas obligée à se mettre à genoux avec son fiancé. Elle s'était mise à genoux après le départ de l'homme aux cheveux gris. De plus, il ne s'agissait pas de son fiancé, car ce jeune homme qui se trouvait avec elle dans la salle d'interrogatoire n'était pas avec elle là-bas, à la pinède.

Elle disait à l'inspecteur qu'il leur avait donné l'ordre de se mettre à genoux, qu'il avait pointé son fusil vers eux, qu'il était sur le point de tuer son fiancé, Emile Chahine, mais qu'elle l'avait supplié de l'épargner et qu'il l'avait alors laissé tranquille.

“C'est vous, Emile ?” demanda l'inspecteur.

“Oui, oui, Emile Chahine.”

“Avez-vous quelque chose à ajouter ?”

“Chirine a déjà tout dit”, répondit Emile.

Elle dit qu'il avait donné l'ordre à Emile de faire sa dernière prière avant d'être tué sous les yeux de sa maîtresse :

“Je l'ai alors supplié, j'ai pleuré, rien à faire ! Il s'entêtait, comme une mule, le fusil pointé sur la tête de mon fiancé et j'ai crié. Je ne sais pas comment j'ai eu la force de le faire, Emile en a profité pour s'élaner vers la voiture et filer. Grâce à Dieu, il a pu s'enfuir et moi, moi, je suis tombée entre les mains de ce bandit.”

“Qu'est-ce que tu réponds à ça, Daniel ?” demanda l'inspecteur.

Yalo eut l'impression de bégayer, de devenir muet. Le caillou était revenu. Sa mère avait l'habitude de lui mettre un petit caillou sous la langue pour qu'il apprenne à parler sans bégayer, par la suite, après avoir vu le sang couler, il avait oublié son bégalement ; c'est ce qu'il aurait écrit s'il avait pu revoir sa vie dans le miroir du temps. Mais il se trouvait ici, il sentait le caillou de sa mère sous la langue et ne trouvait pas les mots qu'il aurait voulu dire.